

Kim Stanley Robinson, The New Yorker, "Le coronavirus réécrit nos imaginaires." May 1, 2020 -
Résumé : Yves Sciama

Le coronavirus a changé nos vies. Mais qu'a-t-il changé dans notre façon de penser le monde ? Et surtout de ressentir le monde ? Car là, dans l'imaginaire, dans notre inconscient sans doute, se cachent peut-être des clés décisives pour notre avenir.

Chaque époque a sa saveur particulière, et l'une des caractéristiques des deux décennies qui s'achèvent, c'est cette sensation de "savoir-sans-agir", face à la crise écologique, face au réchauffement climatique, face aux avertissements de la science que notre planète ne peut héberger 10 milliards d'être humains si nous continuons à nous comporter ainsi. Une sensation d'être paralysés, de vivre dans le monde en le comprenant, mais sans le ressentir.

Et soudain voilà que nous avons agi. Face à un virus, face à la menace de la mort, nous avons changé notre façon de nous saluer, de travailler, de nous divertir, nous nous sommes enfermés chez nous, sacrifiant notre liberté et notre confort et renonçant à mille choses devant un péril collectif et urgent. Et nous avons fait société, nous avons agi comme un corps planétaire, adoptant des mesures et des comportements quasi-identiques à travers le monde, quels que soient nos groupes sociaux d'appartenance, poussés par une crainte commune.

Peut-être que si tout va bien, d'ici quelques mois, nous retournerons à quelque chose de proche de notre ancienne normalité. Mais même dans ce cas, ce printemps ne sera jamais oublié. Lorsque de nouveaux chocs percuteront notre civilisation, nous nous souviendrons comment nous nous sommes comportés, ce que nous avons été capables de faire, et nous retrouverons cette sensation de devoir et pouvoir agir ensemble face à un danger commun.

Car de nouveaux chocs vont venir. On peut imaginer des famines, peut-être à répétition. Des catastrophes naturelles, des vagues de chaleur, accompagnées de coupures de courant rendant impossible de s'en protéger. Des vagues migratoires, ou une pandémie pire que celle-ci. La science fiction est devenue le réalisme de notre époque, et cette sensation que nous sommes coincés dans un roman de science fiction que nous écrivons ensemble, elle fait peut-être aussi partie de la saveur de ces temps nouveaux.

Et cette nouvelle sensation de devoir et pouvoir agir face à un danger commun, qui sait si elle ne fait pas partie de la saveur de notre nouvelle époque naissante ? Cette conscience fraîchement acquise que même si notre système économique est fou, et qu'il ignore la réalité, nous pouvons faire malgré lui quand il le faut, et même contre lui. En Amérique nous entendons deux affirmations concurrentes : le Président et son cercle disent qu'il faut économiser l'argent même si cela coûte des vies, et en face les autorités de santé publiques qui

disent qu'il faut économiser des vies même si cela coûte de l'argent. Un peu éberlués, les gens regardent ce dialogue...

Margaret Thatcher disait "la société n'existe pas", sous-entendant qu'il n'y a que des individus. Et ce slogan stupide a fait partie de l'air du temps des 40 dernières années.

Mais la société existe, nous sommes des êtres sociaux, nous ne pouvons pas vivre sans elle, sans les autres, ni sans les animaux et les plantes avec qui nous faisons également société à un autre niveau. Et nous ressentons cela, en regardant les autres, derrière leurs masques, en regardant ces inconnus qui composent pourtant notre société, et en réalisant que nous dépendons d'eux pour notre survie. Et nous avons appris, à l'heure du danger, ce qui est important dans l'économie : la nourriture, l'eau, les vêtements, l'éducation, la santé. Maintenant, peut-être que la valeur que nous accorderons à ces choses va changer, qu'elle grandira, tout comme la valeur que nous accordons aux femmes et aux hommes qui les produisent. Mon fils travaillait dans une épicerie, il faisait partie soudain d'une profession essentielle, et je suis fier de lui. Ainsi que de tous les autres qui étaient si importants qu'ils ne pouvaient faire défaut, et qui devaient donc s'exposer, en première ligne, pour nous permettre à la société de se protéger.

Voilà les sensations, les valeurs, qui sont suspendues dans l'air de ce nouveau temps. Voilà qui pourrait fonder une nouvelle économie politique, susceptible de nous permettre de survivre aux décennies à venir, et peut-être de transmettre à nos enfants un monde qui ne soit pas irréparable ; plutôt que de continuer le schéma de Ponzi intergénérationnel que nous pratiquons depuis trois ou quatre décennies.

Il ne sera pas facile de faire perdurer ces valeurs. Mais ce printemps 2020 restera comme une illustration de la vitesse et de la profondeur avec laquelle nous sommes capables de changer. Comme une sonnerie lançant le départ d'une course. C'est parti - vers des temps nouveaux.